

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Le cireur  
**Autor:** Nel., J.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215441>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

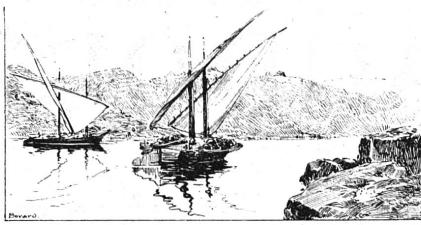
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## LE CIREUR

## I

ETAIT dans le courant de l'été 1876. Une grande fête patriotique, nationale, le *Tir fédéral*, se célébrait à Lausanne. Trains, bateaux à vapeur, omnibus, fiacres, déversaient chaque jour, à toute heure, une foule de tireurs et de curieux qui s'acheminaient sur la place de fête. Les plus ingambes prenaient la route d'Ouchy et ne craignaient pas d'affronter la montée raide de la Razade et les petits pavés de la Grotte. Oh ! ces petits pavés ! Jusqu'à la ruelle du Midi, au nord de Mon-Port, ils se suivaient sans souci du niveling cher aux pieds. Depuis cet endroit et jusqu'à la hauteur de Beau-Séjour, un caprice de la voirie ou du budget communal — ou peut-être la subvention de je ne sais quel propriétaire bordier — permettait de contempler de belles dalles plates, régulières, réconfortantes après un voyage si caillouteux. Mais, les lois de la nature lausannoise reprenaient vite leur ascendant. Pour déboucher sur la place de St-François, on suivait de l'œil fatigué d'autres moellons de pierre délicatement coupés en longs rectangles et disposés obliquement en deux séries égales, l'une à droite, l'autre à gauche !...

Branle-bas général. Oubli résolu des désagréments habituels de la vie. Bourse des économies mise largement à contribution : Personne ne voulait être pris au dépourvu en cet instant solennel. Les pauvres diables s'ingéniaient à trouver le moyen de gagner quelques sous, au milieu de la mêlée monstre, tout en prenant part aux réjouissances de Beaulieu et de la Pontaise. Partout, on avait pavoisé. Et je me souviens de l'orgueil qui me prit de voir à notre fenêtre le drapeau rouge avec croix blanche, auréolé des vingt-cinq écussons cantonaux. On en trouvait même dans le commerce sous forme de mouchoirs de poche. Mon grand-père en avait acheté un.

## II

...Un vieillard, grand, à la prunelle vague, l'air souffreteux, était venu s'installer sous les platanes de la place d'Ouchy comme cireur de bottes. Une pauvre petite caisse en sapin, façonnée grossièrement; deux brosses qui, certes, n'étaient pas neuves, une boîte de cirage, constituaient tout son atelier. Je n'oublierai jamais l'impression d'angoisse, de profonde pitié que me causa, à première vue, l'aspect, la démarche, la manière d'être de cet infortuné — Suisse allemand, du moins je le supposais, — il paraissait ignorer la langue française... Il paraissait, c'est-à-dire que de sa bouche ne sortaient que de très rares monosyllabes prononcées faiblement. Ou bien était-ce timidité, honte ? Je n'ai jamais su d'où il venait, qui il était, ce qu'il faisait. Peut-être n'avait-il pas de famille. Son âge était loin de celui du jeune homme. Seul, abandonné, pauvre, il faisait partie de cette classe trop nombreuse des déshérités honnêtes qu'un destin impérieux flagelle impitoyablement, qu'une fertilité native empêche de tendre la main. Pauvre homme !

Les voyageurs descendaient encore du bateau par le vieux débarcadère, en face de l'Hôtel Beau-Rivage et passaient à deux minutes de là, au milieu du village. Aujourd'hui, les bateaux abordent près de la jetée, sur le grand quai. La place, si animée autrefois, reste déserte et les immeubles modernes, qui ont remplacé les vieilles « mesures » ensoleillées d'où l'on voyait aller et venir dans le bruit harmonieux d'une foule variée, se préoccupent avant tout du rapport locatif.

## III

Celui dont je veux conserver ici la mémoire s'était donc établi sous les platanes de la place, en face du corps-de-garde, à deux pas de l'Hôtel du

Port et du café Visinand — à moins que ce fut celui du Raisin, où l'on accédait en descendant deux marches. Mais l'avait-il prévu ? Il eut un rival : *Garibaldi*, comme on l'appelait (je ne lui connus point d'autre nom), ci-devant allumeur des becs de gaz de la grande route de Lausanne, Piémontais d'origine et vivant modestement de ses rentes après nombre d'années de loyaux services rendus à l'administration. De petite taille, le corps bien pris, un peu replet, qu'une blouse de toile entourait, le bonhomme s'était dit probablement qu'un travail manuel momentané, qu'il réglerait à sa fantaisie, ne lui nuirait en aucune manière. En cirant quelques cinquantaines de paires de souliers, il collectionnerait autant de piécettes, sans compter qu'il romprait la monotonie de son existence. Le travail — l'habitude du travail — est une seconde nature; l'oisiveté ne saurait convenir à l'homme actif, bien portant, quoique retiré, retraité. Pour vivre il faut de l'argent et celui-ci s'acquiert par un louage de services, mais le travail considéré en lui-même est une jouissance morale et physique. Rester sans rien faire est un cas pathologique.

C'est pourquoi Garibaldi a préparé une caisse au vernis luisant, parfaitement adaptée aux besoins, en un mot modern-style; aucun accessoire ne fait défaut et de belles brosses noires côtoyant un pot de cirage de fort calibre sont prêtées à toute éventualité.

## IV

La mise personnelle du cireur indique clairement qu'on n'est point en présence d'un va-nu-pieds; tout est simple, mais propre, soigné. Avec cela, une physionomie avenante, où les ans n'ont laissé aucune ride amère.

Garibaldi est le cireur au premier plan. Son compagnon s'efface à quelques pas. Les clients négligent le sapin fruste et blanc pour porter leurs pieds sur le meuble noir. Cependant, le Piémontais n'est point méchant, il ne regarde pas de travers son concurrent, il n'est pas jaloux, il ne boude pas. L'autre reste humble, tranquille, indifférent en apparence; sa silhouette donne l'impression d'un homme qui a froid. Oui, je me le rappelle et je vous prie de le croire, je suis resté des heures entières à épier les passants, j'ai souffert chaque fois en voyant l'infortuné rester les bras croisés, debout, alors qu'il avait peut-être besoin de s'asseoir. Garibaldi, lui, brossait, cirait, donnait du brillant de tout son bras. Après avoir terminé sa besogne, il s'écrit avec succès de sa voix nasillarde : « Cirer les souliers, M'sieu ! » avec cet accent charmeur si facile à ses compatriotes. Le grand, le vieux, lui, ne disait rien, ne savait rien dire. J'aurais voulu me précipiter au devant des gens, m'écrier, pathétique : Voyez donc, voici un homme qui travaille pour tuer le temps et voir passer les passants. Brave, assurément, il n'est point malheureux, vos sous ne lui seront que du superflu. Il ne mourra pas de faim, il est célibataire; à Ouchy, il connaît tout le monde et tout le monde le connaît! toute la population est sa famille. Son air placide ne le dit pas ! En revanche, voilà un misérable, c'est-à-dire un chétif, un malade, seul. Oh ! ne le voyez-vous pas, il travaille pour avoir son os à ronger pendant la journée. Que va-t-il devenir, mon Dieu, si vous ne lui donnez rien. De grâce, soyez pitoyables, tendez-lui la main. Il n'implore pas votre assistance, allez il n'ose pas, il attend, tout craintif, tour à tour heureux et déçu. Il suit plus que vous ne pensez, votre démarche indécise, et si votre bon œil ne vous a pas fait défaut, si vous allez vers lui, que vous lui disiez : Allons, mon ami, mon cher ami, vous allez me cirer les bottes, n'est-ce pas ? Sans répondre, il accomplira sa besogne, calmement, se gardant de faire sentir sa joie de gagner ainsi quelques pauvres centimes. Votre indulgence, il ne la sollicite pas. Il a confiance. C'est à peine si sa main tressaille en recevant son salaire, mais un rayon de soleil, mince comme ses exigences, a pénétré dans son cœur.

## V

Les jours passent, la fête nationale tire à sa fin. La femme à barbe — la première et la dernière que nous vîmes sous une tente — plie bagage. Quelques Confédérés, admirateurs du Léman, se

promènent mélancoliquement. Du vin d'honneur circule encore dans les caves hospitalières. La circulation des véhicules s'est ralenti comme le flot des discours de cantine. Bientôt, Garibaldi, jugeant inutile de pratiquer plus longtemps, transporte sa caisse chez lui et l'inconnu disparaît on ne sait où. Personne n'a pris garde à lui. Personne n'est allé lui dire : « Ecoute, mon ami, mon vieux, je sais ta misère; viens avec moi, je suis riche, je dépense chaque jour quelques francs de superflu, mes rentes chôment; tu es un homme, mon semblable, mon prochain, une unité de l'humanité, un frère enfin, qui plus est un vieillard. Je veux désormais que tu viennes passer tes jours dans ma maison. Dieu ne reçoit-il pas dans le ciel le pauvre aussi bien que le riche; tu n'as plus de famille, on ne s'occupe plus de toi parce que tu es un pot cassé. Et pourtant, on enseigne aux enfants le respect des vieillards. Viens ! viens mon cher ami, viens, je t'ouvre ma maison, tu seras libre d'en agir à ta guise, tu raconteras tes misères, nous dissipons cette profonde tristesse que je lis dans tes yeux si sympathiques. Je ne veux point que tu restes plus longtemps abandonné. Viens réchauffer ton cœur glacé auprès d'un cœur aimant. Viens ! si j'ai reçu en partage plus de bonheur que d'autres c'est pour le partager avec eux... Viens !

Hélas ! L'égoïsme tient si fort à notre nature perverse que nous ne pouvons nous en débarrasser et pousser l'abnégation, le dévouement à de pareilles hauteurs.

A Dieu ne plaise que je crie à l'ingratitude de tous les hommes ! S'il y a de mauvaises œuvres ici-bas, on en compte aussi beaucoup de bonnes, mais celles-ci ne seront jamais trop nombreuses.

Notre puissance visuelle morale ne va pas jusqu'à découvrir les horizons lointains, les plaines isolées, les fleurettes rabougries ou desséchées; nous vivons dans un assoupissement d'où nous ne sommes tirés que par une épreuve personnelle qui affine notre perception. Alors, les fibres du cœur se distendent, nous jugeons par nous-mêmes de la force des afflictions humaines et nous restons dès lors, sur le qui-vive, préparés au combat, prêts à secourir les blessés. Ce que nous avons en fait de bon levain lève, en dépit des maximes sévères de La Rochefoucauld, mais il se métamorphose trop souvent en ce bon grain étouffé par l'ivraie.

## VI

Je n'étais qu'un enfant à l'époque dont je parle, et à près d'un demi-siècle plus tard, je revois encore ces deux visages, l'un respirant l'honnêteté mais froide aisance, l'autre, le souci du pain quotidien et la douleur morale, — physique peut-être aussi. Ma pitié ! il m'était facile d'en avoir mais la prouver d'une façon pratique eût été mon devoir.

Pauvre cireur à la boîte blanche de sapin fruste ! On repêcha son cadavre dans le port trois jours après la clôture du Tir fédéral. Qui le détermina à son geste tragique ! L'avenir sans doute l'effrayait, non parce que la nature, toute la nature, le soleil, l'espace illimité, lui manquaient... en plein air. L'avenir l'effrayait plutôt, parce que les hommes mesurant l'argent proportionnellement à leurs intérêts et que sans crédit monnayé on s'expose au mépris, à l'abandon de son semblable, de l'homme ! Et alors, l'estomac vide tue.

Pour apaiser mon remords, j'aime à me faire l'illusion d'avoir donné un jour mes souliers à cirer sur la boîte blanche de sapin fruste !

Un détail que j'ai omis : le pauvre cireur boitait, il s'appuyait sur un bâton. Il eut le courage de se jeter à l'eau ! Philosophes en chambre, sortez et faites que les restes d'énergie d'une âme désepérée servent à autre chose qu'à fournir un fait-divers à votre journal.

J. Nel.

**Lune de miel.** — Elle, tout à coup, avec curiosité : — Dis-moi, mon cheri, qu'est-ce que tu ferais si je mourais ?

Lui, interloqué, et après un silence :

— Mais, mon amour, quelle question tu me poses là. Eh ! bien, mon té, je te ferais enterrer.

**Le monde comme il est.**

— Julie ! a-t-on fait prendre des nouvelles de Mme R... ? demande une dame à sa bonne.

— Oui, madame.

— C'est bien, allez !